

# Séquence

# 4

## > **Le dialogue argumentatif :** **Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772)**

**(aide à la lecture cursive)**

### **Objets d'étude :**

- Un mouvement littéraire et culturel : la philosophie des Lumières.
- L'argumentation : convaincre, persuader et délibérer.

# Sommaire

## Séquence 4

> <b>Introduction</b> .....	165
<b>A</b> Objectifs	
<b>B</b> Conseils méthodologiques	
Chapitre 1 > <b>Situation de l'œuvre</b> .....	166
<b>A</b> Qui était Diderot ?	
<b>B</b> Genèse du <i>Supplément au Voyage de Bougainville</i>	
<b>C</b> Le voyage de Bougainville	
> <b>Corrigés des exercices</b> .....	171
Chapitre 2 > <b>Étude de la structure</b> .....	176
<b>A</b> À quel genre littéraire appartient le <i>Supplément au Voyage de Bougainville</i> ?	
<b>B</b> Le dialogue entre « sauvages » et « civilisés » au XVIII <sup>e</sup> siècle	
> <b>Corrigés des exercices</b> .....	182
Chapitre 3 > <b>L'utopie tahitienne</b> .....	185
<b>A</b> Une œuvre anticolonialiste ?	
<b>B</b> Comment définir les lois ?	
> <b>Corrigé de l'exercice</b> .....	189
> <b>Bilan sur les objets d'étude</b> .....	193
> <b>Lexique de la séquence 4</b> .....	196

# I ntroduction

## A Objectifs

**Perspective dominante** : histoire littéraire et culturelle.

**Perspective complémentaire** : étude des genres et des registres (l'essai, le dialogue, l'apologue) ; étude de l'argumentation et des effets sur le destinataire ; analyse des conditions de production et de réception des œuvres et des textes au XVIIIe siècle et de leurs effets sur la signification.



Louis Michel Van Loo (1707-1771), portrait de Denis Diderot. 18<sup>e</sup>. Huile sur toile. 81x65 cm. Musée du Louvre, Paris. © Photo RMN/© René-Gabriel Ojéda

## B Conseils méthodologiques

Nous vous présentons ici une étude succincte qui vous aidera lors de votre **lecture cursive** du *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot.

J'ai choisi d'utiliser dans ce cours l'édition suivante :

• Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, Présentation et notes de Paul-Édouard Levayer, Le Livre de Poche, Les Classiques d'aujourd'hui, Libretti, n° 13809, Paris, 1999.

❶ Vous pouvez commencer par lire l'œuvre elle-même. Si cependant elle vous paraît trop ardue, prenez un papier et écrivez les premières questions que vous vous posez à son sujet. Puis travaillez à partir du chapitre 2 de ce cours : il va vous permettre de connaître un peu mieux Diderot et va vous encourager à lire la première section du *Supplément*. En fin de chapitre, quelques documents vous permettront de faire aussi connaissance avec Bougainville.

❷ **Lecture cursive, lecture obligatoire!** Il faut lire l'œuvre de bout en bout, essayer de repérer les personnages, les enchâssements de dialogues, les thèmes abordés (**les noter** en indiquant toujours la page de votre édition afin de pouvoir les retrouver facilement).

Notez sur une autre feuille les questions que vous vous posez, les éléments que vous ne comprenez pas.

❸ Le cours vous propose aussi des **lectures cursives de documents** qui n'appartiennent pas au *Supplément*. Leur lecture doit vous permettre de mettre en perspective les thèmes abordés par Diderot et de prendre conscience de l'originalité de son approche. Abordez-les simplement : de quoi s'agit-il? ordre du propos? Comparez avec le *Supplément*.

# 1. Situation de l'œuvre

## A Qui était Diderot ?

Afin de mieux comprendre qui était Diderot, je vous invite à répondre au questionnaire suivant en vous aidant de la chronologie dressée par Paul-Édouard Levayer dans son édition du *Supplément* de Diderot, que je vous ai conseillée d'utiliser. Vous pourrez compléter vos recherches en consultant une anthologie de textes du XVIII<sup>e</sup> siècle ou une histoire littéraire.



### Exercice autocorrectif n°1

- ❶ a) À quel milieu social appartenait Diderot ?  
b) Dans son édition des *Contes* de Diderot, Béatrice Didier précise dans sa chronologie que Diderot reçoit la tonsure à treize ans. Que pouvez-vous en conclure sur ses études?
- ❷ a) Observez les premiers essais littéraires de Diderot : comment parvient-il à la littérature ?  
b) En quoi ses œuvres de jeunesse sont-elles déjà emblématiques de la suite de son œuvre ?
- ❸ Combien de temps dure l'édition de l'*Encyclopédie* ?
- ❹ a) Quels événements de la vie de Diderot reflètent ses rapports difficiles avec les autorités ?  
b) De nombreuses œuvres de Diderot sont rédigées, mais non publiées. Pourquoi ?  
c) Qu'en déduire de la situation des écrivains au XVIII<sup>e</sup> siècle ?

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n°1 à la fin du chapitre.

## B Genèse du *Supplément au Voyage de Bougainville*

Dans une lettre à Grimm d'août 1772, Diderot annonce à son ami qu'il lui donnera à lire bientôt un " **troisième conte** ". Ce " troisième conte ", c'est le *Supplément au Voyage de Bougainville*, qui se trouve donc inscrit dans une intertextualité précise : il doit être lu à la suite des deux contes précédents : *Ceci n'est pas un conte* et *Madame de la Carlière*, comme le rappelle A à la fin de l'ouvrage (p. 96) en citant les noms des personnages de ces contes. Vous verrez, si vous les lisez, que les trois contes, s'ils semblent avoir peu de rapport entre eux par l'espace considéré, Paris pour les deux premiers, Tahiti pour le dernier, illustrent tous **la difficulté d'être heureux et de concilier l'amour et les mœurs dans une société régie par les artifices**.

*Le Voyage autour du monde par la frégate du roi " La Boudeuse " et la flûte " L'Étoile " fut publié en 1771. On lut et on commenta beaucoup, dans les salons, le livre de Bougainville. Diderot est alors au sommet de sa gloire. Il écrit un compte rendu de l'ouvrage de Bougainville pour la *Correspondance littéraire* de Grimm, lue par les grands des cours européennes, passionnés d'idées nouvelles. Vous en trouverez le texte dans l'édition du *Supplément* de Paul-Édouard Levayer (Libretti - Le Livre de poche, p.101 à 109) et reconnaîtrez des passages et des thèmes développés par le vieillard à la section II du *Supplément*. En outre, Diderot y prenait à son compte la remarque de B : " Voici le seul voyage dont la lecture m'a inspiré du goût pour une autre contrée que la mienne... "1. Puis Diderot redemanda à Grimm sa copie pour la reprendre et l'étoffer ; le sous-titre qu'il lui donne alors est un programme*

1. Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, Les Classiques d'aujourd'hui, Libretti, Le Livre de poche, p. 108.

provocateur qui le conduit à bien se garder de publier l'œuvre de son vivant. Cependant, il en laissa circuler des copies qui eurent un succès de scandale.

Le *Supplément* est indissociable des autres textes que Diderot écrivait à la même époque. Le philosophe collaborait en particulier à une *Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal. Dans la troisième édition, il y adjoint des passages entiers qui montrent que le conte a commencé de s'écrire en marge du livre de Raynal, par une sorte de méditation sur le bonheur de l'état sauvage et le malheur de l'homme civilisé. Le *Supplément* sera publié pour la première fois en 1796.

## C Le voyage de Bougainville

### ① Les circonstances du voyage



#### Exercice autocorrectif n°2

Quels sont les procédés employés par Diderot pour aiguïser la curiosité du lecteur et lui donner envie de lire le *Supplément* ?

▣▣▣▣ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n°2 à la fin du chapitre.

### ② Le récit du voyage



#### Exercice autocorrectif n°3

Après avoir lu les textes ci-dessous qui vous rappellent quelques traits des hommes des Lumières, vous examinerez, dans le chapitre I du *Supplément*, en quoi Bougainville, mais aussi A et B, peuvent être considérés comme tels.



#### DUMARSAIS ET DIDEROT, extrait de l'article de l'*Encyclopédie*, « Philosophe »<sup>2</sup> :

*L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes ; mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive, il porte plus loin son attention et ses soins.*

*L'homme n'est point un monstre qui ne doit vivre que dans les abîmes de la mer ou au fond d'une forêt ; les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire ; et dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi, la raison exige de lui qu'il étudie, et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables.*

*Notre philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde, il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres ; et pour en trouver il en faut faire : ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre ; et il trouve en même temps ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.*

2. In *Littérature Textes et documents XVIII<sup>e</sup> siècle*, de Michel et Jeanne Charpentier, Nathan, Paris, 1987, p.209.

## Michel Launay et Georges Mailhos, *Introduction à la vie littéraire du XVIIIe siècle*<sup>3</sup>

*Détournant leur attention de la gloire et des desseins grandioses, les hommes et les femmes de ce temps (le siècle des Lumières) prirent l'habitude de tout regarder d'en bas, c'est-à-dire de la hauteur de leurs yeux. Peu sensibles aux leçons du passé, ils mettaient de l'obstination à croire en l'avenir. Ils étaient persuadés que les hommes peuvent naître d'eux-mêmes. Ce sont là des vertus roturières qui peuvent faire sourire les habiles. Il reste que la naïveté têtue des Hurons de ce temps-là s'avère redoutable. Leur seule audace était dans la pensée, mais elle était sans limites : à force de jouer avec les mots, ils en ont fait des réalités.*

*Sans doute les mots et les discours n'ont-ils que peu de prise sur les mécanismes économiques, sur les besoins, les appétits, les désirs et les plaisirs. Mais devenus des armes au service des castes, puis des classes, puis des masses, les écrits de ces hommes et de ces femmes ont aidé l'histoire à accoucher d'autres formes de sociétés, c'est-à-dire du monde dans lequel nous vivons. La tâche à laquelle ont travaillé les écrivains du XVIIIe siècle révèle donc, derrière leur humour ou leur ironie, une résolution tenace, endiablée : il ne s'agissait de rien moins que d'installer les hommes sur la terre. En cela, ils ont été profondément, agressivement sérieux.*

➡ Reportez-vous au corrigé n°3 à la fin du chapitre.



Je ne peux maintenant que vous dire, comme B à A, " Tenez, tenez, lisez " le *Voyage autour du monde* de Bougainville, " Passez " la première partie qui n'intéresse pas directement notre propos, " et allez droit " à la deuxième partie dont les trois premiers chapitres racontent le séjour de Bougainville et de ses marins à Tahiti. C'est cependant en lisant la préface que donne Jacques Proust dans l'édition Folio (1990) ainsi que les chapitres V, VI, VII, VIII de la première partie que vous pourrez juger de la fidélité des informations données dans ces premières pages du *Supplément*.

La lecture des documents joints doit vous permettre de prendre conscience du souci qu'a eu Diderot d'exploiter la véracité des détails qu'il avait lus dans la relation de Bougainville. Tous ces éléments " vrais " conduisent le lecteur à lire le *Supplément* à partir du chapitre II, le discours du vieillard qu'annonce B, comme un vrai supplément au *Voyage de Bougainville*, écrit par Bougainville lui-même. Le dialogue, forme privilégiée d'une réflexion vivante et enjouée, devient aussi le lieu de la mystification littéraire. C'est ce que nous examinerons en étudiant, au chapitre 2 de ce cours, la structure du *Supplément*.

### BOUGAINVILLE,

#### *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, (II, 2)*<sup>4</sup>

*Après la guerre de Sept ans, c'est la Grande-Bretagne qui mène le jeu. La France a perdu le Canada et l'Inde. Louis-Antoine de Bougainville ne se résout pas à cette défaite. Issu de la petite noblesse de robe, il est l'auteur à vingt-sept ans d'un Traité du calcul intégral, et mène une carrière de militaire. Il rêve de fonder de nouvelles colonies et pense aux îles australes. Après maintes péripéties, le secrétaire d'État à la Marine accepte de le laisser explorer ce qu'on appelle alors " le Grand Océan " (le Pacifique).*

*Bougainville embarque avec des navigateurs confirmés, mais aussi des membres de l'Académie des sciences, en particulier le naturaliste Commerson qui écrit lui aussi une relation de son séjour à Tahiti, qu'il idéalise bien davantage que ne le fera Bougainville (vous pouvez en lire des extraits à la fin de l'édition du Supplément par Paul-Édouard Levayer, p. 117 à 123).*

*Bougainville est parti de Brest le 15 novembre 1766. Il gagne les Malouines, puis Montevideo, passe le détroit de Magellan et de là, se dirige franchement vers l'Ouest. Tahiti est jointe au début d'avril 1768. Bougainville et ses hommes vont y rester neuf jours. L'expédition regagnera la France au début de l'année 1769. De son journal de bord, Bougainville compose le Voyage autour du monde, plus synthétique et moins idéaliste. Les trois premiers chapitres de la seconde partie content le séjour à Tahiti.*

3. Michel Launay, Georges Mailhos, *Introduction à la vie littéraire du XVIIIe siècle*, page 183. © Nathan-Université

4. Bougainville, *Voyage autour du monde*, Gallimard, Folio, Paris, 1990, p. 235 à 237.

Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons ; ils leur offraient des jeunes filles ; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité, son culte n'y admet point de mystère, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait ; nos mœurs ont proscrit cette publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance et ne se soit conformé aux usages du pays.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards mâles et femelles ; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps Ereti<sup>5</sup> fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumonts, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé Toutaa, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10, il y eut un insulaire tué, et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre ; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort ; car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présents, et ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.



*Tahitiens présentant des fruits à Bougainville entouré de ses officiers, anonyme, publié avec l'aimable autorisation de « National Library of Australia »*

5. Le chef des Tahitiens.



## Exercice autocorrectif n°4

- ❶ Quels sont les différents plans représentés dans cette gravure?
- ❷ Quelles sont les ressemblances et les différences représentées entre les Tahitiens et les Anglais, au premier plan?
- ❸ Observez les lignes courbes et les lignes droites. Quelles remarques pouvez-vous faire? Quelles impressions fait naître en vous cette gravure?



### Document iconographique :

GODEFROY, *Cession de l'île d'Otaïhiti au Capitaine Wallis par la reine Obéréa*, extrait de « *Relation des voyages entrepris par ordre de Sa Majesté britannique... Hawkesworth* » - 18e. 25x36 cm. Musée du quai Branly, Paris.  
© Photo RMN / © Jean-Gilles Berizzi.



Samuel Wallis est anglais et il est le capitaine du *Dolphin*. Parti de Plymouth le 22 août 1766, il accoste à Tahiti en juin 1767. Après quelques échauffourées - les Tahitiens, montés sur plus de trois cents pirogues, se mettent à lancer des pierres - la paix est faite et la reine Oberea, reine de Tahiti, qui s'était rendue à bord, fait transporter Wallis, légèrement souffrant, dans sa hutte et le fait masser par ses suivantes.

➡ Reportez-vous à la fiche autocorrective n°4 à la fin du chapitre.



# C

# orrigés des exercices

## Exercice n°1

❶ Denis Diderot est né dans **une famille d'artisans** dont le savoir-faire faisait toute leur fierté : les scalpels, lancettes et bistouris que Didier Diderot savait façonner étaient réputés auprès des grands chirurgiens de l'époque. Son fils affirmera toujours la noblesse du travail. Issu du peuple, Diderot deviendra, grâce à son talent et à son intelligence, un bourgeois de Paris, qui, sans être riche, mènera un assez bon train de vie. Il sera aussi toujours, un peu comme Rousseau, **une exception**. La plupart des hommes de lettres ou des savants de l'époque appartiennent à la petite noblesse ou à la bourgeoisie fortunée ou aisée. Ils sont, dans leur grande majorité, des propriétaires disposant de revenus suffisants pour se consacrer exclusivement à l'étude et à la réflexion. Diderot, non. Il doit aussi gagner sa vie grâce à l'écriture<sup>1</sup>.

Enfant, Diderot se distingue par de brillants résultats scolaires. Les jésuites le convainquent de devenir un des leurs. C'est pourquoi à treize ans, il reçoit la tonsure. En fait, il s'est sans doute fâché avec ses maîtres jésuites puisqu'en 1728, son père l'inscrit au collège d'Harcourt à Paris. Il est libre. Il va continuer à apprendre et mener une vie de bohème dont on ne sait pas grand chose. Il est entré en religion comme on y entre au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l'espoir de réussir et de sortir de sa condition. Peut-être était-il aussi sincèrement croyant. Toujours est-il qu'en 1742, à presque trente ans, il possède une culture universitaire et a su en même temps, grâce à ses fréquentations variées et à sa liberté d'esprit, se frotter à tous les savoirs, autant ceux des savants que ceux de la rue. Cela en fera un **homme éclectique** autant qu'érudit, toujours ouvert à la nouveauté et aux élans de l'esprit.

❷ Diderot parvient à l'écriture par la **traduction d'ouvrages encyclopédiques**. La traduction n'est pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : le traducteur n'est pas asservi à une rigoureuse fidélité. Bien au contraire, il peut couper, allonger, commenter, transformer. Il adapte. Diderot traduit des ouvrages anglais : l'Angleterre est toujours à la mode, et Diderot avait appris l'anglais, peut-être pour s'affranchir du latin et laïciser l'acquisition des connaissances et des sciences. C'était en tout cas une couverture pratique pour dire ce que l'on pensait sans se faire immédiatement piéger par la censure. D'une traduction à l'autre, celles de Diderot deviennent de plus en plus personnelles. On lit dans les *Pensées philosophiques* : « Le scepticisme est le premier pas vers la vérité » (pensée XXXI), et juste avant : « **On doit exiger de moi que je cherche la vérité mais non que je la trouve** » (pensée XXIX)<sup>2</sup>. Vous pourriez inscrire cette phrase sur le marque-page de votre édition du *Supplément* : elle vous obligerait à vous garder de toute interprétation univoque hâtive et de toute identification de Diderot à A ou B ou Orou...

La chronologie de Béatrice Didier<sup>3</sup> vous montre que Diderot est capable d'écrire en même temps un traité philosophique comme la *Promenade du sceptique*, des *Mémoires sur différents sujets mathématiques* et un ouvrage érotique, *Les Bijoux indiscrets*. Il a en outre été contacté pour s'occuper de l'*Encyclopédie* et songe à un plan. Vous voyez ainsi la multiplicité de ses appétits et de ses talents, de ses curiosités et de ses activités. Toucher à plusieurs genres littéraires ou à plusieurs disciplines scientifiques ne lui fait pas peur. C'est un trait des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle : ils veulent toucher le plus grand nombre, satisfaire à l'exigence sociale d'un commerce des intelligences et des sensibilités. Ainsi, Diderot s'emploiera à **quasiment tous les genres**, essai, correspondance, théâtre, conte, et inventera une nouvelle forme de roman où la pensée ou bien un apparent hasard font avancer l'action.

1. Je vous recommande, si vous avez un peu de temps et si Diderot vous intéresse, la lecture de l'ouvrage de Pierre Lepape, *Diderot*, Champs - Flammarion, Paris, 1994, d'où nombre de ces informations sont extraites.

2. Cité par Pierre Lepape, *Diderot*, Champs - Flammarion, Paris, 1994, p. 59.

3. Diderot, *Contes*, Le Livre de Poche classique, édition de Béatrice Didier, Paris, 1998, p. 250-252.



Je vous invite à lire ou à parcourir selon votre intérêt et vos goûts *Le Neveu de Rameau* ou *Jacques le fataliste*.

③ Diderot travaille **vingt ans** à l'*Encyclopédie*. Il en coordonne les travaux, dirige les collaborateurs. Il a tracé les plans de l'ouvrage, déterminé les articles, choisi les auteurs. Certes, il écrit des articles, mais il relit et corrige aussi les épreuves, vérifie les informations, dirige les imprimeurs. Il se déplace, rencontre les artisans et les artistes dont il désire que l'*Encyclopédie* reproduise les savoir-faire, prend des notes. Écrivain, savant, philosophe, journaliste, chef d'entreprise, secrétaire de rédaction, il est dévoré par l'ampleur de l'ouvrage et du travail.

L'*Encyclopédie* se voulait un travail d'information sur l'état des connaissances au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui permît aussi au lecteur de maîtriser ce savoir par un classement raisonné. Elle constituera un apport considérable dans le domaine social puisqu'elle prend en compte non seulement les « arts libéraux » (les sciences et les arts), mais aussi les « arts mécaniques » : Diderot met en lumière, en particulier en veillant personnellement à la publication des **planches** dans des gravures d'un caractère scientifique rigoureux, la noblesse des activités artisanales jugées jusqu'alors triviales. Il montre comment elles permettent de tirer profit des lois de la nature pour le bien-être des hommes.

L'*Encyclopédie* est aussi un **dictionnaire** et elle se présente selon un ordre alphabétique : elle veut attribuer à chaque chose un mot exact. Les philosophes qui contribuent à l'ouvrage, techniciens de la définition des mots et de la mise au clair du monde, deviennent les maîtres du langage : sans leur travail, la cohésion du royaume serait impossible. On comprend dès lors pourquoi leur entreprise rencontre tant d'obstacles : ni le roi, ni son gouvernement, ni les législateurs, ni les religieux ne peuvent abandonner le pouvoir de dire le monde et les lois qui doivent le gouverner. Pierre Lepape commente ainsi l'article « Art » écrit par Diderot :

« ...il n'y a pas de cloisons ou de hiérarchies entre les savoirs ; il n'y a que des barrières artificiellement construites par l'ignorance, le mépris social et l'arbitraire ; barrières auxquelles il oppose le mélange des genres, le perfectionnement et le progrès dans la compréhension des différents langages... »<sup>4</sup>

**Universaliste, elle se veut aussi empirique et utile.** On y dit « je », on cite, on commente, on digresse, on compare, on entretient le suspense en annonçant la suite d'une réflexion dans de prochains articles. Rien de doctoral. On est volontiers ironique, même si on enveloppe les propositions trop nouvelles d'un discours acceptable. Diderot éprouve cependant, à la fin de l'aventure, le sentiment d'un échec. Il regrette de n'avoir pu accueillir librement tous les spécialistes et d'avoir dû utiliser tant d'articles de seconde main.

④ Avec la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749), Diderot, qui est déjà célèbre comme angliciste, bon connaisseur des mathématiques et de la médecine, philosophe hardi et érudit, se fait aussi un nom auprès de la police: il est conduit au château de Vincennes pour dix-huit mois !

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut ruser pour parler. Certes, les philosophes sont distingués des colporteurs, qu'on peut envoyer aux galères, mais ils peuvent être contraints de s'exiler (Rousseau en 1762, Raynal en 1781), on peut les « **embastiller** » comme on dit alors<sup>5</sup> (Voltaire en 1725) ou brûler leurs livres (l'*Émile* en 1762), ou leur refuser l'agrément qui leur permettait d'être édités. On fait imprimer à Amsterdam, on édite clandestinement dans des imprimeries parisiennes ou provinciales des livres qu'on dit ensuite avoir été imprimés en Hollande. Malgré tout, les oeuvres circulent et sont lues ; elles trouvent parfois agrément auprès de personnalités haut placées. En outre, si le pouvoir royal pouvait interdire toute publication qu'il jugeait contraire à ses intérêts et à ceux de la religion catholique, il a aussi compris qu'il ne pouvait se risquer à ruiner l'imprimerie française en réservant aux imprimeurs étrangers le monopole de l'édition des ouvrages qui passionnent le public français. Cela vaut à certains d'être publiés et diffusés, à condition qu'ils acceptent tacitement de ne pas s'avouer publiquement les auteurs de ces oeuvres subversives. Rousseau ne l'accepta jamais : mal lui en pris...

4. Pierre Lepape, *Diderot*, Champs - Flammarion, Paris, 1994, p. 109-110.

5. Emprisonné pour quelques jours en 1759, Marmontel y écrit pour l'*Encyclopédie* : « Bastille : prison d'État, changée par la munificence des lieutenants de police en un lieu de plaisance où l'on enferme de temps en temps *les gens de lettres*. Le peuple ignorant s'obstine à la regarder comme une prison, mais les personnes éclairées savent que c'est un lieu de distinction, une sorte de prytanée, où les ministres paient des pensions en nature à ceux qu'ils n'aiment pas. Pour obtenir cette faveur, il suffit de ne pas penser comme ces messieurs, d'avoir des opinions libres, et d'être l'ami de Voltaire ou de M. Diderot. » (cité par Pierre LEPAPE, *Diderot*, Champs - Flammarion, Paris, 1994, p. 250)

Diderot avait déjà été inquiété pour les *Pensées philosophiques*, condamnées en 1746. Il n'osera pas publier de son vivant *La Promenade du sceptique*, écrite en 1746-47. Il a trouvé l'expérience de 1749 très amère. Il ne l'oubliera pas. Outre les difficultés de toutes sortes que lui vaut l'édition de l'*Encyclopédie*, il doit supporter la surveillance de la police<sup>6</sup>. Ainsi, la plupart de ses œuvres, selon sa propre volonté, ne seront pas publiées de son vivant. Il écrit directement **pour la postérité**. L'*Encyclopédie*, la *Correspondance littéraire* sont d'abord des œuvres destinées à le faire vivre. Ce qui ne l'empêche pas d'y exprimer ses idées. Mais on a vu que l'*Encyclopédie*, très vite, l'avait déçu. Quant à la *Correspondance littéraire*, elle n'est lue que par les grands des cours d'Europe, un lectorat distingué et ouvert aux nouvelles idées, au moins en théorie.

À la fin du troisième chapitre du *Supplément*, Diderot semble se moquer de la postérité : A déclare à propos de l'abbé de Raynal (Diderot collaborait à son *Histoire des deux Indes*) : « Mais l'homme est mort, il a souffert de l'injure qu'il a reçue de ses contemporains, et il est insensible à la réparation qu'il obtient de la postérité » (p. 70). Pourtant, Diderot devait penser que la postérité représentait l'espoir que la bataille philosophique ne serait pas vaine et que les difficultés du présent préparaient la victoire des idées des Lumières dans le futur.

## Exercice n°2

Le **chapitre I** du *Supplément* constitue une introduction à l'ensemble de l'œuvre dans la mesure où le dialogue entre A et B permet une présentation du point de départ de l'entretien : le voyage de circumnavigation du navigateur et mathématicien Bougainville.

Vous pouvez remarquer que cette introduction, si l'on prend comme axe de lecture les informations délivrées sur ce voyage, sa relation et le navigateur, se développe en quatre temps :

- la personnalité de Bougainville (p. 24 à p. 27) ;
- l'itinéraire et les circonstances de l'expédition (p. 28) ;
- le contenu de la relation que fait Bougainville et ses appréciations (p. 29 à 34) ;
- l'épisode curieux d'Aotourou (p. 35 à 36).

L'exposé des circonstances du voyage et le portrait de Bougainville sont donc rappelés au lecteur à la faveur d'un **dialogue vivant entre A et B** : pour vérifier les rumeurs qu'il a ouïes de cette expédition, A pose des questions à B qui a lu la relation qu'en a faite Bougainville. Le dialogue est rendu d'autant plus vivant et naturel que A a déjà son idée sur Bougainville, préjugé issu des propos tenus sur cet homme célèbre : « Je n'entends rien à cet homme-là » (p. 24). L'entretien se développe au gré des « bizarrerie(s) » (p. 24) que A a relevées dans le caractère du navigateur et que B explique en recourant à des généralités sur la nature humaine (« Il a fait comme tout le monde : il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé », p. 27).

Ensuite, le dialogue évolue en **échange de questions-réponses**. A passe de l'expression de préjugés aux questions sur la forme et le contenu de la relation. Les questions posées par A ont des formes variées :

- « Que pensez-vous de son Voyage? » (p. 27) ;
- « Comment explique-t-il le séjour de certains animaux (...) » (p. 29) ;
- « Et des sauvages, qu'en pense-t-il? » (p. 34) ;
- « Sa course a été longue? » (p. 28) ;
- « Il a beaucoup souffert? » (p. 28) ;

6. Dans son livre *Le Grand massacre des chats*, Robert DARNOTON cite l'une des fiches du policier Joseph d'Hemery, inspecteur du commerce du livre : « C'est un jeune homme (il parle de Diderot) qui fait le bel esprit et se fait trophée d'impiété, très dangereux ; parlant des saints mystères avec mépris, disait que lorsqu'il viendrait au dernier moment de sa vie, il se confesserait comme les autres et qu'il recevrait ce que l'on appelle Dieu, qu'il ne fera point par devoir, mais par rapport à sa famille de crainte qu'on ne leur reproche qu'il est mort sans religion. » (Robert Laffont, collection Pluriel, Paris, 1986, p. 214). Si vous lisez la lettre de Diderot à son frère, l'abbé Diderot (p. 228 dans l'édition de Béatrice Didier), vous verrez qu'en vieillissant Diderot avait appris les vertus de la prudence.

7. Les pages renvoient à l'édition du *Supplément* dans Le Livre de poche, collection Libretti, par Paul-Edouard Levayer, Paris, 1999.

« N'était-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des jésuites? » (p. 30).

Elles peuvent interroger B sur ce que celui-ci sait ou a lu de Bougainville ou sur ce que pense B lui-même (« Et vous, comment l'expliquez-vous ? », p. 29), ce qui apporte une vivacité supplémentaire au dialogue et donne immédiatement le ton de l'ouvrage de Diderot : **la lecture est indissociable de l'interprétation et de la liberté du lecteur**. Rien n'est définitivement figé dans ce qui y est dit et tout peut toujours être remis en question.

Le portrait de Bougainville tracé en ouverture et qui insiste sur les « bizarrerie(s) », c'est-à-dire les contradictions du caractère du navigateur<sup>8</sup> prévient le lecteur des contradictions inhérentes à la condition humaine, contradictions que B refuse de réduire, de même que ne seront pas réduites les contradictions constatées à la fin du *Supplément* : on peut être mathématicien aimant les « amusements de la société » et navigateur courageux livré à la solitude des « espaces immenses » (p. 24) ; **de même on pourra être « moine en France, sauvage dans Otaïti » (p. 96)**.

### Exercice n° 3

A s'intéresse moins aux circonstances du voyage qu'au récit que Bougainville fait de ses rencontres diverses avec les indigènes des pays parcourus, à ses impressions et à sa vision du monde. B fait de Bougainville un beau portrait d'homme des Lumières :

« Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ses vues : de la philosophie, du courage, de la véracité, un coup d'oeil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations; de la circonspection, de la patience, le désir de voir, de s'éclairer et d'instruire, la science du calcul, des mécaniques, de la géométrie, de l'astronomie, et une teinture suffisante d'histoire naturelle. (. . .) (un style) sans apprêt, le ton de la chose; de la simplicité et de la clarté, surtout quand on possède la langue des marins » (p. 27)

Remplacez « Bougainville » par Diderot : on a l'impression de lire un portrait de notre auteur!

A et B sont aussi tous deux des hommes des Lumières:

- ils lisent et aiment à discuter de leurs lectures ;

- ils s'intéressent aux grandes questions qui animent les débats des salons :

- le rapport entre le sauvage et le civilisé (« N'assure-t-il pas que les animaux sauvages s'approchent de l'homme, et que les oiseaux viennent se poser sur lui, lorsqu'ils ignorent le péril de cette familiarité? » (p. 29), « Et des sauvages, qu'en pense-t-il? » (p. 34) ;
- la propagation des espèces d'un continent à l'autre (p. 29) ;

- ils sont capables d'un recul philosophique et quasiment ethnologique par rapport à la « cruauté » de certaines coutumes (p. 30), ainsi que d'une vision synthétique de l'évolution des coutumes religieuses et politiques en fonction des nécessités naturelles :

« . . . les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent en se transformant à la longue en lois civiles et nationales, et (. . .) les institutions civiles et nationales se consacrent et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins. » (p. 30) ;

- ils traitent les sujets à la mode de façon réaliste : pour B - qui d'ailleurs précise qu'il prend alors le relais de Bougainville qui en dit « moins qu'il n'en pourrait dire » (p. 30) -, l'expulsion des jésuites est une bonne chose tant ils avaient asservi les Indiens en les obligeant à vivre à leur idée; A comprend aisément que les voyageurs aient eu besoin, pour justifier leurs équipées, de mythifier les peuples qu'ils avaient rencontrés :

« Né avec le goût du merveilleux qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a pour ainsi dire à justifier le chemin qu'il a fait et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin? » (p. 34).

8. « L'étude des mathématiques qui suppose une vie sédentaire a rempli le temps de ses jeunes années ; et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur » ; « Une autre bizarrerie apparente, c'est la contradiction du caractère de l'homme et de son entreprise. » (p. 24).

Hommes des Lumières, A et B s'interrogent ainsi sur les modes de peuplement de l'univers, sur les rapports entre l'histoire, les mœurs et la nature, sur les problèmes de la colonisation. Reconnaisant la cruauté des peuples sauvages, ils sont capables de lui trouver des explications avant même de la juger. Cette présentation a donc deux fonctions :

- 1) elle synthétise, grâce à un système de questions-réponses, l'intérêt que représente la relation du voyage de Bougainville ;
- 2) elle annonce les thèmes du *Supplément* : lien entre peuplement et sexualité, dangers que représente la colonisation, séductions du sauvage pour l'homme civilisé, tout en montrant à chaque page que ces thèmes ne peuvent que faire l'objet de dialogues, d'échanges d'impressions et de réflexions et non de dissertations explicatives ou d'exposés arides.

## Exercice n° 4

- ❶ Les trois plans représentent trois aspects de la vie tahitienne : l'accueil des Anglais par la reine et ses suivantes et quelques Tahitiens au premier plan, la vaste hutte au deuxième plan qui suggère la vie et l'organisation tahitiennes, le paysage exotique au dernier plan avec ses palmiers, sa végétation luxuriante et ses montagnes. Le graveur a choisi de ne pas faire figurer la mer : la pénétration dans Tahiti n'en paraît que plus avancée.
- ❷ Au premier plan, on voit les Tahitiens, reconnaissables à leur demi-nudité et à leurs drapés blancs, venir de la gauche à la rencontre des Anglais en uniforme, armés de piques, coiffés de chapeaux. La reine, reconnaissable au centre - elle est la première de la file des Tahitiens et elle est entièrement drapée d'une robe à manches - , vient à la rencontre de Wallis : tous deux ont les mêmes gestes d'accueil et de salutation, visibles dans l'attitude légèrement courbée de Wallis ainsi que dans le geste des mains. Cependant, alors que les Tahitiens, sauf leur reine, font tous le geste de s'incliner - on voit même un Tahitien à genoux -, en revanche, chez les Anglais, tous se tiennent droit, la pique ou la hallebarde sur l'épaule. Certains parmi ces derniers semblent même choisir la position de spectateurs, plutôt que d'acteurs : deux d'entre eux, dont l'un le poing sur la hanche, ne participent pas à ce mouvement de rencontre, nous tournent le dos et reproduisent d'une certaine manière à l'intérieur du tableau la position du spectateur. L'attitude de celui qui se trouve avoir le poing gauche sur la hanche et qui tient sa hallebarde plantée au sol semble même traduire un certain scepticisme. Les Anglais ont tous une attitude un peu figée, en rangs, le fusil sur l'épaule, alors que les attitudes des Tahitiens sont très variées : il n'y a pas deux qui se tiennent de la même manière, ce qui donne une plus grande expressivité et une plus grande sincérité au ploiement de la partie supérieure de leur corps ou aux gestes d'accueil de leurs mains.
- ❸ L'observation des lignes courbes et des lignes droites est assez révélatrice. La reine tient dans la main droite une branche de palmier, courbe, ce qui met la souplesse et la douceur du côté des Tahitiens. Cette souplesse et cette douceur sont aussi connotées par les troncs onduleux des palmiers et par la forme courbe des palmes et des montagnes. Les Anglais sont seulement caractérisés par les lignes verticales ou obliques de leurs fusils à baïonnettes, emblème de l'agressivité. Tout semble donc opposer les deux peuples, en dépit de la composition apparente qui signifiait ouvertement la rencontre. On peut cependant observer que les Tahitiens réussissent l'harmonieuse alliance des lignes courbes et droites dans la représentation de la hutte au second plan. Cette vaste hutte symbolise à la fois l'ordre et l'harmonie ; elle abrite une bonne partie des Tahitiens ; peut-être peut-on y voir le symbole d'une société ouverte (cette hutte comporte de larges baies), qui sait abriter et protéger ses citoyens (la hutte est pourvue d'un gigantesque toit).

## A À quel genre littéraire\* appartient le *Supplément au Voyage de Bougainville* ?

### ① L'horizon d'attente suscité par le titre

Le mot « *supplément* » désigne une « partie ajoutée à un livre pour compléter ce qui y manquait, notamment dans le titre d'ouvrages littéraires »<sup>1</sup>. Le titre de Diderot annonce par conséquent un texte d'informations complémentaires au livre de Bougainville, aussi authentiques que celles du *Voyage*, lequel s'employait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle par métonymie\* pour « récit de voyage ». Si le nom de l'auteur n'était pas inscrit sur la même page, il pourrait même sous-entendre que Bougainville lui-même a ajouté un supplément à son *Voyage*.

Le titre est suivi d'un **sous-titre**, explicitation du premier par l'emploi de la conjonction « ou » : « Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas ». L'œuvre s'inscrit donc dans la lignée des dialogues philosophiques tels que pouvait les écrire Platon. Le lecteur est tenté d'inscrire l'œuvre de Diderot dans le genre de l'essai et comprend grâce au caractère abstrait des termes employés dans ce sous-titre que, même si Diderot s'appuie sur l'œuvre de Bougainville, c'est plutôt à la **réflexion** et au **commentaire**, qu'au récit, qu'il va se livrer.

« **Essay** » vient du latin « *exagium* » qui signifie « balance », « pesée sur un instrument ». Le terme a désigné d'abord l'épreuve, l'expérience, la tentative, le travail d'approche, les tâtonnements, puis l'opération qui consiste à user d'une chose pour s'assurer de ses qualités. C'est l'exercice auquel se livre Montaigne lorsqu'il lit les auteurs antiques : l'esprit y est sans cesse au travail, en mouvement, il avance et recule, hésite, s'interrompt sans parvenir à un jugement définitif.



PLATON, *Phèdre* (début du V<sup>e</sup> siècle avant J.C.)

*Voici le début du dialogue : l'échange dialectique et philosophique prend pour cadre le décor agréable d'une promenade entre amis.*

**SOCRATE** Mon cher Phèdre, où vas-tu donc, et d'où viens-tu ?

**PHÈDRE** De chez Lysias, fils de Céphale, Socrate, et je vais me promener hors des murs ; car je suis resté longtemps chez lui, toujours assis depuis le matin, et suivant les prescriptions d'Acoumène, ton ami et le mien, je fais mes promenades sur les routes ; car il prétend qu'on s'y délasse mieux que dans les galeries couvertes.

**SOCRATE** Il a raison, mon ami ; mais Lysias, à ce qu'il paraît, était en ville ?

**PHÈDRE** Oui, chez Épicrate, dans cette maison qui avoisine le temple de Zeus Olympien, la Morychienne.

**SOCRATE** Et à quoi avez-vous passé le temps ? Sans doute Lysias vous a régala de ses discours ?

1. Le *Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain REY, Paris, 1998, p. 3697, ouvrage que je vous conseille de consulter dès que nécessaire si vous n'êtes pas trop loin d'une bibliothèque.

- PHÈDRE** Tu le sauras, si tu as le temps de m'accompagner et de m'écouter.
- SOCRATE** Comment dis-tu ? Tu penses bien, pour parler comme Pindare, que je mets le plaisir d'entendre ton entretien avec Lysias au-dessus de toute affaire.
- PHÈDRE** Avance donc.
- SOCRATE** Parle.
- PHÈDRE** Justement, Socrate, c'est un sujet qui t'intéresse ; car il s'est trouvé, je ne sais comment, que l'entretien avait trait à l'amour. Lysias a précisément écrit une tentative de séduction faite sur un joli garçon, mais non par un amant ; car il soutient et c'est là qu'est l'ingéniosité qu'il faut accorder ses faveurs à celui qui n'aime pas plutôt qu'à celui qui aime. (...)²

© Éditions FLAMMARION.

Le choix du dialogue témoigne donc de la recherche **d'un style plus naturel** que celui des modèles rhétoriques traditionnels. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'essai est très à la mode : il apparaît comme un des genres littéraires les mieux adaptés à la lutte philosophique. L'esprit du temps est à l'examen, mais sous forme critique ; il faut séduire autant qu'être incisif, avoir de l'esprit et du piquant comme dans une **conversation** de salon. C'est d'ailleurs cette dernière qui a inspiré toute une littérature de « Dialogues » et d'« Entretiens ». Ces formes particulières d'essais peuvent être des ouvrages de tailles très différentes, de la simple feuille au recueil de textes courts ou au développement beaucoup plus ample, et touchent aux sujets les plus divers. Elles aiment recourir au paradoxe, heurter le lecteur en s'inscrivant en faux contre l'expérience ou l'opinion courantes, et le diviser, en le laissant dans le doute et l'expectative, bref en le livrant à sa propre réflexion.

Le dialogue est autant adapté à « l'accouchement des esprits » (la maïeutique de Socrate) qu'à l'argumentation. Un texte à fonction argumentative n'est jamais un monologue, même s'il privilégie une thèse : il réfute, confirme, anticipe les objections. En ce sens, il laisse toujours entendre, implicitement ou explicitement, plusieurs voix, plusieurs thèses qu'il confronte avec vivacité, tout cela dans la reproduction écrite du naturel de l'échange oral entre personnes instruites et de bonne compagnie.

En outre, l'auteur d'un dialogue, comme l'auteur d'un texte de théâtre ou d'un roman épistolaire, en faisant entendre plusieurs personnages, n'est aucun d'entre eux, même si parmi eux certains semblent représenter sa propre conception des choses. Cette mise à distance permet de mieux assurer la confrontation des thèses autant que d'énoncer quelque vérité sous couvert de les attaquer et d'exprimer une pensée qu'on n'ose assumer soi-même.

Diderot inscrivait cependant le *Supplément* dans une série de « **contes** ».

À la fin des *Deux Amis de Bourbonne*, Diderot met en relief certains aspects du conte et il retient plus particulièrement la forme du conte historique dont le récit doit être « parsem(é) de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même : « Ma foi, cela est vrai ; on n'invente pas ces choses-là. « C'est ainsi que (le conteur) sauvera l'exagération de l'éloquence et de la poésie ; que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art, et qu'il satisfera à deux conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien et poète, **véridique et menteur** ».<sup>3</sup> Il s'agit d'examiner comment cette « vérité » et ce « mensonge » sont mis en place dans le *Supplément*.

Il faut aussi rappeler l'importance des contes de Voltaire. L'immense succès de *Candide* en 1759 avait déjà montré combien le conte peut être précieux lorsqu'il s'agit de faire passer une réflexion philosophique à un public qui s'élargit. Associé à la forme du conte, le dialogue comporte ainsi un **apologue\*** : il faudra s'interroger sur la visée morale du récit et sur les thèses qu'il fait prévaloir.

2. Platon, Phèdre, © Éditions Flammarion, 1989.

3. Diderot, Les Deux amis de Bourbonne, in Contes, édition établie par Béatrice Didier, Le livre de poche, Paris, 1998, p.73.

## 2 Examen du début du dialogue



### Exercice autocorrectif n°5

Étudiez l'incipit du *Supplément* (p.23-24, jusqu'à « B Toujours. ») : quelle originalité présente le début de l'essai de Diderot par rapport aux deux textes du document précédent ? quel sens donnez-vous à la reprise du thème du brouillard en conclusion (p.96) ?

▣▣▣▣ Reportez-vous à la fiche autocorrective n°5 à la fin du chapitre.



Diderot intègre son *Supplément* dans un ensemble de « contes ». Pourtant le sujet de l'ouvrage explicité dans le sous-titre faisait attendre un essai. La forme du dialogue entre A et B permet de marier les deux genres. Il est clair qu'alors le terme « conte » signifie pour Diderot, non une histoire fictive, mais une forme d'écrit relativement court, qui permet un retour réflexif du lecteur sur la société dans laquelle il vit, plus qu'il ne conduit à des solutions définitives. Béatrice Didier rappelle, dans son édition des *Contes* de Diderot, la définition du genre par l'*Encyclopédie* :

« C'est un récit fabuleux en prose ou en vers, dont le mérite principal consiste dans la variété et la vérité des peintures, la finesse de la plaisanterie, la vivacité et la convenance du style, le contraste piquant des événements. »

Retenons pour Diderot la « vivacité (...) du style » et « le contraste piquant » des situations. Avec cela gardez toujours en mémoire qu'il s'agit d'un dialogue : il vous faudra donc toujours être très attentif aux modalisateurs\* dont l'objet sera de relativiser la portée des propos. On sera tenté de chercher quel est le personnage porte-parole des idées de Diderot. La réponse n'est sans doute pas univoque...

▣▣▣▣ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 6 en fin de chapitre.

## 3 Progression du conte



### Exercice autocorrectif n°6

À partir de la succession des différents interlocuteurs et des questions-clés posées, ainsi que des différents thèmes abordés, retrouvez un plan simple pour l'ensemble du conte.



### Méthode :

Vous pouvez compléter le tableau suivant :

Chapitres	Interlocuteurs - Types de textes	Thèmes abordés et plan du conte
I	Dialogue entre A et B	Le voyage de Bougainville et sa relation : le caractère idéal des mœurs tahitiennes

▣▣▣▣ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 7 en fin de chapitre.



**B**

# Le dialogue entre «sauvages» et «civilisés» au XVIII<sup>e</sup> siècle

Voici deux documents complémentaires abordant cette question.



## Sauvages et civilisés : lesquels sont les plus heureux?

### Document 1 Lahontan,

#### ***Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un Sauvage dans l'Amérique, [Du bonheur]*<sup>10</sup>**

*Le baron de Lahontan séjourna à plusieurs reprises, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, au Canada. De retour en Europe au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, il publia plusieurs ouvrages relatifs à ses voyages.*

*Lahontan prétend avoir rédigé ses Dialogues à partir de conversations qu'il aurait réellement eues avec le chef huron Kondarionk. Le dialogue dialectique\* entre le huron et Lahontan lui-même conduit à la critique de la pensée, des croyances et des usages européens, et en particulier français. Il s'agit donc moins du récit d'un voyageur que de l'ouvrage d'un philosophe à l'esprit satirique qui discute des questions posées à la conscience européenne et qui n'hésite pas à brouiller ironiquement les pistes en se donnant lui-même dans son dialogue comme repoussoir à la morale naturelle huronne. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, tous les philosophes avaient lu le baron de Lahontan.*

« *Lahontan.* - (...) il me semble que ton goût et ton discernement sont bien sauvages, de ne pas trouver l'état des Européens préférable à celui des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable et plus délicieuse au monde, que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque? Ils ont de beaux carrosses, de belles maisons ornées de tapisseries et de tableaux magnifiques ; de beaux jardins où se cueillent toutes sortes de fruits, des parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux ; des chevaux et des chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chère, pour aller aux comédies et aux jeux, pour marier richement leurs enfants ; ces gens sont adorés de leurs dépendants. N'as-tu pas vu nos princes, nos ducs, nos maréchaux de France, nos prélats et un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des rois, à qui rien ne manque, et qui ne se souviennent d'avoir vécu que quand il faut mourir?

*Adario.* - Si je n'étais pas si informé que je le suis de tout ce qui se passe en France, et que mon voyage à Paris ne m'eût pas donné tant de connaissances et de lumières, je pourrais me laisser aveugler par ces apparences extérieures de félicité, que tu me représentes ; mais ce prince, ce duc, ce maréchal et ce prélat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux, à l'égard de Hurons, qui ne connaissent d'autre félicité que la tranquillité d'âme, et la liberté. Or ces grands seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire et le manger pour faire leur cour au roi, pour faire des pièces à leurs ennemis ; ils se font des violences si fort contre nature, pour feindre, déguiser, et souffrir, que la douleur que l'âme en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher frère, que d'avoir cinquante serpents dans le coeur? Ne vaudrait-il pas mieux jeter carrosses, dorures, palais, dans la rivière, que d'endurer toute sa vie tant de martyres? Sur ce pied-là, j'aimerais mieux si j'étais à leur place être Huron, avoir le corps nu, et l'âme tranquille. Le corps est le logement de l'âme, qu'importe que ce corps soit doré, étendu dans un carrosse, assis à une table, si

10. Lahontan, *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique*. © Éditions Desjonquères Paris, 1999 et 2007. Édition présentée et annotée par Henri Coulet.

cette âme le tourmente, l'afflige et le désole? Ces grands seigneurs, dis-je, sont exposés à la disgrâce du roi, à la médisance de mille sortes de personnes, à la perte de leurs charges, au mépris de leurs semblables ; en un mot leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueil, la présomption et l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions, de leur roi, qui est l'unique Français heureux, par rapport à cette adorable liberté dont il jouit tout seul. Tu vois que nous sommes un millier d'hommes dans notre village, que nous nous aimons comme frères; que ce qui est à l'un est au service de l'autre ; que les chefs de guerre, de nation et de conseil, n'ont pas plus de pouvoir que les autres Huron ; qu'on n'a jamais vu de querelles ni de médisance parmi nous ; qu'enfin chacun est maître de soi-même, et fait tout ce qu'il veut, sans rendre compte à personne, et sans qu'on y trouve à redire. Voilà, mon frère, la différence qu'il y a de nous à ces princes, à ces ducs, etc., laissant à part tous ceux qui étant au-dessous d'eux doivent, par conséquent, avoir plus de peines, de chagrin et d'embarras.

*Lahontan.* - Il faut que tu croies, mon cher ami, que comme les Hurons sont élevés dans la fatigue et dans la misère, ces grands seigneurs le sont de même dans le trouble, dans l'ambition, et ils ne vivraient pas sans cela ; et comme le bonheur ne consiste que dans l'imagination, ils se nourrissent de vanité. Chacun d'eux s'estime dans le cœur autant que le roi. La tranquillité d'âme des Hurons n'a jamais voulu passer en France, de peur qu'on ne l'enfermât aux Petites Maisons<sup>11</sup>. Être tranquille en France c'est être fou, c'est être insensible, indolent. Il faut toujours avoir quelque chose à souhaiter pour être heureux ; un homme qui saurait se borner serait Huron. Or personne ne le veut être ; la vie serait ennuyeuse si l'esprit ne nous portait à désirer à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons : et c'est ce qui fait le bonheur de la vie, pourvu que ce soit par des voies légitimes.

*Adario.* - Quoi! n'est-ce pas plutôt mourir en vivant, que de tourmenter son esprit à toute heure, pour acquérir des biens, ou des honneurs, qui nous dégoûtent dès que nous en jouissons? d'affaiblir son corps et d'exposer sa vie pour former des entreprises qui échouent le plus souvent? Et puis tu me viendras dire que ces grands seigneurs sont élevés dans l'ambition, et dans le trouble, comme nous dans le travail et la fatigue. Belle comparaison pour un homme qui sait lire et écrire! Dis-moi, je te prie, ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille et que l'esprit se repose? au contraire, pour détruire sa santé, que le corps se repose, et que l'esprit agisse? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie? Pourquoi n'en pas profiter? Les Français détruisent leur santé par mille causes différentes; et nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usés parce que nos âmes, exemptes de passions, ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les Français hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes ; voilà ta conclusion; elle est belle, assurément, et digne de remarque! Crois-moi, mon cher frère, songe à te faire Huron pour vivre longtemps. Tu boiras, tu mangeras, tu dormiras, et tu chasseras en repos ; tu seras délivré des passions qui tyrannisent les Français ; tu n'auras que faire d'or, ni d'argent, pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs, ni assassins, ni faux témoins ; et si tu veux devenir le roi de tout le monde, tu n'auras qu'à t'imaginer de l'être, et tu le seras.»

---

11. Hôpital-prison d'aliénés à Paris.



**Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.**

*En 1753, le nouveau sujet proposé par l'Académie de Dijon est le suivant : « Quelle est l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes ; et si elle est autorisée par la loi naturelle? ». Laissant de côté les études historiques, très incertaines, Rousseau s'inspire du témoignage des voyageurs sur les sauvages d'Amérique pour imaginer ce qu'était l'homme à l'état de nature, jouissant d'une vie essentiellement animale, qui le laissait dans l'indépendance vis-à-vis de ses semblables.*

(...) l'homme sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations que ce qui fait le bonheur suprême de l'un réduirait l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection et, fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre européen ! Combien de morts cruelles ne préférerait pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudrait que ces mots, puissance et réputation, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux et contents d'eux-mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences : le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne fait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de monter comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien et le mal, avec de si beaux discours de morale ; comment, tout se réduisant aux apparences, tout devient factice et joué ; honneur, amitié, vertu, et souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point là l'état originel de l'homme et que c'est le seul esprit de la société et l'inégalité qu'elle engendre qui changent et altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

# C

## orrigés des exercices



### Exercice n° 5

- ❶ Un début « in medias res » (en pleine action).

Tournons la page de titre qui nous donne l'impression que nous avons entre les mains un essai sur les rapports entre « les idées morales » et « certaines actions physiques qui n'en comportent pas ». La première section, intitulée « Jugement du voyage de Bougainville » (la typographie indique qu'il s'agit moins du récit de voyage que du voyage lui-même, puisque « voyage » ne comporte pas de majuscule), commence comme le **début d'une pièce de théâtre**, une des grandes ambitions de Diderot : deux personnages, A et B, s'entretiennent de l'état du ciel !

Cette confrontation immédiate avec le dialogue de deux personnages capables de s'intéresser simplement à l'état du ciel a l'avantage de rendre ce premier contact avec l'« essai » immédiatement vivant. Très vite, on s'aperçoit pourtant que ces deux compères observent le ciel en **spécialistes** : « partie inférieure de l'atmosphère », « région supérieure », « comme disent les chimistes », « saturé », les relations de cause à effet entre les constituants de l'atmosphère dans la formation du brouillard nous éloignent de simples poncifs sur le temps qu'il fait. On sent qu'on a affaire à des hommes des Lumières, lisant régulièrement les revues des académies de sciences.

La vivacité de cette entrée « in medias res », « au milieu des choses » comme l'indique l'expression latine, a finalement l'avantage de la brièveté et de l'économie. D'une part, la conversation permet de poser immédiatement, et sans s'embarrasser de transitions, le sujet :

« A - En attendant, que faites-vous ?

B - Je lis.

A - Toujours ce Voyage de Bougainville ?

B - Toujours. » (p. 23-24),

d'autre part, il faut donner à ces considérations météorologiques un contenu symbolique en vertu de l'économie même de l'écriture : pourquoi, en effet, Diderot a-t-il choisi ce thème du « brouillard » pour commencer son ouvrage ?

- ❷ Quel sens donner au thème des considérations météorologiques ?

Ces notations atmosphériques, nous les retrouvons comme par hasard dans les derniers mots qu'échangent A et B à la fin du *Supplément* :

« B - (...) Et ce brouillard épais, qu'est-il devenu ?

A - Il est retombé. » (p. 96)

Ce rappel a l'avantage d'instaurer une **unité** à l'ensemble de l'ouvrage et d'ancrer l'ensemble de la conversation dans le concret de la vie physique : le conte a manifestement chez Diderot une valeur expérimentale.

En outre, ce « brouillard » qui retombe a une valeur **emblématique** : nos personnages ont savamment discuté, débattu, réfléchi pendant environ soixante-dix pages et le « brouillard » retombe ? La lumière se fait dans le mouvement du dialogue, dans les éclats de la conversation, dans les jeux de l'échange.

Ensuite, ce « brouillard » peut aussi avoir un sens **métaphorique** : le sujet du *Supplément*, le sous-titre l'a annoncé, porte sur le rapport qu'instaure la société entre les « idées morales » et « certaines actions physiques ». La réflexion va développer en particulier une critique du mariage et

des serments de fidélité que l'on force les êtres à échanger. Ce « brouillard » est une réponse ironique aux exigences de fidélité de nos sociétés : comment pourrait-on imposer à des êtres qui vivent sous un ciel aussi changeant et incertain des vœux éternels? Le retour de ce thème du « brouillard » à la fin de l'ouvrage, nous force à approfondir encore : comment pourrait-on, même au gré d'un ouvrage littéraire de réflexion philosophique, imposer à des lecteurs qui vivent sous un ciel aussi instable des opinions définitives?

## Exercice n° 6

Chapitres	Interlocuteurs - Types de textes (réponses à la question 2)	Thèmes abordés et plan du conte (réponses à la question 3)
Chapitre 1 : JUGEMENT DU VOYAGE DE BOUGAINVILLE	Dialogue A et B.	Le voyage de Bougainville et sa relation : le caractère idéal des mœurs tahitiennes.
Chapitre 2 : LES ADIEUX DU VIEILLARD	Récit de B qui présente le discours du vieillard (p. 39). Lecture du Discours du vieillard (p. 40 à 47). Dialogue de A et B : commentaire du discours du vieillard ; annonce de l'entretien de l'aumônier avec Orou ; récit de l'anecdote de Mlle Barré (p. 48 à 52).	Critique de l'attitude colonisatrice des Européens
Chapitre 3 : L'ENTRETIEN DE L'AUMÔNIER ET D'OROU	Récit de B du dialogue entre l'aumônier et Orou, dialogue censé être écrit par l'aumônier (p. 53 à 56). Sans transition, ce dialogue est présenté typographiquement comme une scène de théâtre par mention en début de réplique du nom du locuteur (p. 56 à 65). (B a par conséquent résumé le début de l'entrevue ; la typographie peut ensuite nous faire penser qu'il lit le Supplément. ). Interruption de A (p. 65) qui désire qu'on lui raconte l'histoire de <b>Polly Baker</b> (p. 67 à 69). Commentaires de A et B (p. 69-70).	Opposition entre la nature et la religion.  Opposition entre la nature et la société.
Chapitre 4 :	Suite de la lecture de l'entretien d'Orou avec l'aumônier (p. 71 à 80). Résumé (par B?) des nuits de l'aumônier après cet entretien ; commentaires de A et B (p. 80).	De l'intérêt d'une morale respectant la nature de l'homme.
Chapitre 5 : SUITE DU DIALOGUE ENTRE A ET B	B résume la suite du récit de l'aumônier (p. 81). Dialogue A/B - Allusion de B à « un troisième morceau » écrit par l'aumônier et que B n'a point lu à A (p. 87-88).	<b>Effets contraignants et néfastes de la civilisation sur la nature de l'homme.</b> (expression synthétique et plus générale des thèmes abordés précédemment).

## Comment lire ce tableau ?

Le dialogue est fait d'interruptions (par exemple, celle de A pour connaître l'histoire de Polly Baker), voire de digressions. Il comporte des passages narratifs (les résumés de B), d'autres argumentatifs (l'entrevue entre Orou et l'aumônier, le discours du vieillard, le dialogue entre A et B au chapitre V), en alternance (au chapitre III) ou en superposition (l'histoire de Polly Baker).

Le tableau montre qu'en dépit du délié apparent de la conversation et de la lecture, il existe un ordre secret, selon les mots mêmes de Diderot : un « **ordre sourd** », qui réunit tous les thèmes des chapitres : le livre entier traite finalement des **effets contraignants et néfastes de la société et de la civilisation européenne sur la nature de l'homme**, les exemples argumentatifs étant principalement choisis dans le rapport que les sociétés établissent entre les hommes et les femmes.

L'enjeu du dialogue, tel qu'il est défini au chapitre I - authentifier le *Voyage* de Bougainville en recourant à son Supplément (qui est un faux!), n'est plus le même au chapitre V. Ce chapitre est rythmé par les questions de A :

- « ... quelles conséquences utiles à tirer des moeurs et des usages bizarres d'un peuple non civilisé? » (p. 82)
- questions sur le caractère naturel d'un certain nombre d'institutions, de comportements et de sentiments en usage dans la société européenne (p. 84 à 88) : le mariage, la galanterie, la coquetterie, la constance, la fidélité, la jalousie, la pudeur ;
- « ... comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel et auquel la nature nous invite par l'attrait le plus puissant, que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs, soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux? » (p. 90)
- « Faut-il civiliser l'homme ou le ramener à son instinct? » (p. 92)
- « Ainsi vous préféreriez l'état de nature brute et sauvage? » (p. 94)
- « Que ferons-nous donc? Reviendrons-nous à la nature? Nous soumettrons-nous aux lois? » (p. 96)

Il n'est donc plus question de Bougainville, de Tahiti et de demande d'informations, mais d'une opinion sur les conséquences à tirer de telles informations pour notre monde. La question s'est déplacée : il ne s'agit plus de s'interroger sur les autres, sur l'ailleurs et sur leur étrangeté, mais de s'interroger sur soi et de savoir comment situer le bien-fondé de la société à laquelle on appartient.

**A** Une œuvre anticolonialiste?

LECTURE CURSIVE D'UN EXTRAIT : LE RÉQUISITOIRE DU VIEILLARD: le discours du vieillard : « C'est un vieillard qui parle (...) ne voit que l'écume dont sa fureur blanchit une rive déserte. » (p. 39-47)

Avec le chapitre II, intitulé « Les adieux du vieillard », nous changeons de niveau de lecture : nous quittons le dialogue entre A et B sur lequel s'ouvre le *Supplément* de Diderot et nous abordons la lecture du pseudo *Supplément de Bougainville* imaginé par Diderot.

Lisez l'ensemble de ce chapitre sans oublier les notes données par Paul-Édouard Levayer : il a pris la peine de citer tous les passages du *Voyage* de Bougainville sur lesquels s'appuie Diderot.

Notez dès à présent quel est le but donné à l'écriture de ce discours dans le *Supplément* : à la fin du chapitre I, B conseille à A, qui veut lire le *Supplément* : « passez (le) préambule (...) et (allez) droit aux adieux que fit un des chefs de l'île (aux) voyageurs » (p. 38), et il ajoute : « Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là ».

L'éloquence des Tahitiens? Voilà qui peut sembler paradoxal et provocateur pour le lecteur civilisé du XVIIIe siècle. C'est précisément l'axe que nous choisirons pour aborder ce long extrait : comment ce discours est-il composé? quels effets de sens résultent de la forme choisie? comment recevoir le propos anticolonialiste tenu par un « sauvage » qui manie parfaitement les finesses de la rhétorique classique?

**Exercice autocorrectif n°7**

À la fin de la lecture du discours du vieillard par B, A déclare : « Ce discours me paraît véhément, mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage, il me semble retrouver des idées et des tournures européennes. » Qu'en pensez-vous ? Le propos du vieillard ainsi présenté vous semble-t-il en accord avec vos conclusions concernant la vie sauvage ?

**Pour « démarrer » :**

Aidez-vous de la mise au point sur la rhétorique présentée à la page suivante et étudiez les points suivants :

- repérez l'**inventio** : thèse, arguments (analysez les champs lexicaux).
- étudiez le temps des verbes et les pronoms personnels employés pour repérer la **dispositio**.
- étudiez l'**elocutio** : repérez quelques figures de rhétorique, identifiez le registre de ce discours.

➡ Reportez-vous au corrigé de l'exercice n° 9 en fin de chapitre.



**Oralisation** : Entraînez-vous à lire le discours du vieillard à haute voix, après avoir réfléchi aux effets de voix qui conviendront le mieux pour sensibiliser l'auditoire.



### Qu'est-ce que la rhétorique?<sup>1</sup>

Depuis l'Antiquité grecque, la rhétorique est **une technique de la parole persuasive** : qui se plie à ses règles peut devenir éloquent.

On distingue trois grands types de discours en fonction du sujet traité :

- **le discours judiciaire**,

qui traite du passé (il s'agit de juger des faits déjà accomplis), du juste et de l'injuste (pensez aux plaidoiries et réquisitoires que l'on entend dans les tribunaux) ;

- **le discours délibératif**,

qui concerne le futur (quelle décision prendre?), l'utile et le nuisible ;

- **le discours démonstratif** ou **épidictique**,

qui peut porter sur le présent ou le passé dont il tire argument et sur l'avenir qu'il prédit à la faveur des arguments présents ; il concerne le noble ou le beau, le vil ou le laid.

La rhétorique est aussi une conception de la **composition du discours** : elle classe les différentes opérations nécessaires à la création du discours (ordre dont vous pouvez vous inspirer pour vos propres argumentations) :

- 1 l'invention (en latin : **inventio**) consiste à trouver quoi dire : thème\*, thèse\* et arguments\* ;
- 2 la disposition (**dispositio**), c'est organiser ce qu'on a trouvé, composer le plan du discours ;
- 3 l'élocution (**elocutio**) concerne le style du discours, c'est-à-dire le choix des mots et des figures qui seront les plus efficaces ;
- 4 l'action (**actio et pronuntiatio**) utilise gestes et voix pour reproduire le discours ;
- 5 la mémoire (**memoria**) est employée pour restituer devant l'auditoire le discours enfin composé.

La rhétorique étant aussi une **conception de l'argumentation**, il faut revenir plus longuement sur l'*inventio*.

Les **arguments d'ordre affectif** (pour agir sur la sensibilité de l'auditeur) comprennent eux-mêmes deux types d'arguments :

- ceux qui concernent les mœurs de l'orateur (l'**ethos**, en grec), c'est-à-dire l'attitude et la présentation que doit observer l'orateur pour inspirer confiance à son auditoire ;

- ceux qui concernent les passions de l'auditeur (le **pathos**), c'est-à-dire l'effet émotionnel que l'orateur doit savoir créer chez son auditoire (pitié, crainte, colère...).

Les **arguments d'ordre rationnel** (pour convaincre l'esprit) comprennent deux types :

- les **preuves** qui existent par elles-mêmes, indépendamment de l'orateur, antérieurement au discours : preuves matérielles, faits ;

- les **formes du raisonnement** : induction\*, déduction\*, analogie\* ...

La rhétorique est encore une **conception de l'organisation du discours (la dispositio)**. On distingue 5 parties :

1. L'exposé suivant est établi d'après les pages 18 à 37 du petit livre très éclairant de Georges Forestier, *Introduction à l'analyse des textes classiques, Éléments de rhétorique et de poétique du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nathan Université, Lettres 128, Paris, 1993, que je vous invite à consulter souvent pour vous aider dans l'analyse des textes au programme cette année.



- ❶ l'**exorde**, qui équivaut à l'introduction et dont la fonction est de susciter la bienveillance de l'auditoire (*captatio benevolentiae* en latin) : c'est là que l'orateur se présente (**ethos**) et attire l'attention de l'auditoire sur le sujet du discours (l'insinuation) en lui présentant éventuellement les grandes articulations du discours ;
- ❷ la **narration** est l'exposé des faits ;
- ❸ la **confirmation** rassemble les preuves et les arguments destinés à prouver ce qu'exposait la narration et à réfuter les allégations de l'adversaire (dans ce dernier cas, la confirmation est alors précédée ou suivie d'une **confirmation**) ;
- ❹ la **digression** (*digressio* en latin, ou *ekphrasis* en grec) est une partie facultative: elle consiste en un récit ou une description vivante destinés à distraire l'auditeur, ou au contraire à augmenter son sentiment de pitié et d'indignation ;
- ❺ la **péroraison** est la conclusion du discours: elle comprend la **récapitulation** de l'argumentation, la **passion** qui vise à émouvoir l'auditoire, éventuellement l'**amplification** qui doit rehausser l'importance du fait exposé.

La rhétorique est enfin une **conception de l'ornementation du discours (l'*elocutio*)**: il ne s'agit pas seulement de s'adresser à l'esprit de l'auditeur en argumentant, il faut aussi émouvoir et agir sur la sensibilité. C'est là qu'interviennent les figures de style dont vous pouvez vérifier la définition dans votre annexe « Fiches de révision/Boîte à outil » (fiche n°11) : allitération, anaphore\*, métaphore, métonymie, hyperbole\*, litote, oxymore, ellipse, asyndète\*, antithèse\*, chiasme, allégorie, hypotypose\*, prétérition, périphrase\*...

## **B** Comment définir des lois?

À partir de la critique d'exemples, le mariage et la fidélité, fondements de la morale et du rapport entre les sexes dans les sociétés civilisées, Orou donne une définition de la nature en cherchant ce qui constitue l'homme comme tel : « liberté, volonté, désir », mais aussi dépendant d'un ordre supérieur : la « loi générale des êtres », qui est changement et finitude (remarquons que cela rend le premier sentiment de liberté bien illusoire!).

En conséquence, dans les pages suivantes, Orou s'en prend aux différentes lois, civiles et religieuses, que la société instaure pour décider du bien et du mal. Sa pensée s'oppose ainsi à tout relativisme et montre la nécessité de critères universels pour juger du bien-fondé des institutions d'une société :

« Veux-tu savoir en tout temps et en tout lieu ce qui est bon et mauvais? attache-toi à la nature des choses et des actions, à tes rapports avec ton semblable, à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature. Sa volonté éternelle est **que le bien soit préféré au mal et le bien général au bien particulier** ». (p. 60, c'est moi qui souligne)

Il répète un peu plus loin à l'aumônier :

« ...tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles d'Otaïti, ni par conséquent les mœurs d'Otaïti par celles de ton pays. Il nous faut une règle plus sûre ; et quelle sera cette règle? En connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière? » (p. 74)

C'est en vertu de ce principe que **la société tahitienne a fixé un certain nombre d'interdits**. En effet, pour justifier la liberté amoureuse et sexuelle, nous avons vu qu'Orou renvoyait à la nature inaliénable et sensible de l'homme. Cependant, le reste de l'entretien entre Orou et l'aumônier permet de comprendre que, même dans la société tahitienne où la liberté sexuelle est réelle (Diderot en donne de

multiples exemples, qu'il reprend du témoignage même de Bougainville - cf les documents suivants), des **tabous** demeurent :

- « Aussi autant nous sommes attentifs à préserver les unes de l'approche de l'homme, les autres du commerce de la femme avant l'âge de fécondité, autant nous les exhortons à produire lorsque les garçons sont pubères et les filles nubiles. » (p. 63)

- « Nos garçons jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, deux ou trois ans au delà de la puberté, restent couverts d'une longue tunique et les reins ceints d'une petite chaîne. Avant que d'être nubiles, nos filles n'oseraient sortir sans un voile blanc. Ôter sa chaîne, relever son voile est une faute qui se commet rarement, parce que nous leur en apprenons de bonne heure les fâcheuses conséquences. » (p. 64)

- « Le signe de la stérilité, vice de naissance ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes est une libertine. Celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile est un libertin. » (p. 73); même tabou figuré par le voile gris, « signe de la maladie périodique » (p. 73).

On voit que tous les interdits ont pour objet de **donner à la sexualité un but de procréation**. Ainsi Orou et les Tahitiens, et peut-être Diderot, ne sont pas si éloignés des préceptes de l'Église catholique... En outre, c'est Orou qui les précise, personnage créé par Diderot. Nous pouvons par conséquent penser que Diderot, tout en prônant la liberté sexuelle et amoureuse, lui donne quelques limites. Je vous renvoie à la note 1, p. 56 de Paul-Édouard Levayer, ainsi qu'à la lettre de Diderot à sa fille citée dans les documents suivants, dont vous apprécierez à la fois la liberté dans les intentions mêlée au respect des convenances et à l'art de la périphrase.

---

1. « Connais-toi toi-même ».

# C

# orrigé de l'exercice

## Exercice n°7

Si A pense « retrouver des idées et des tournures européennes » dans le discours que le vieux Tahitien adresse à Bougainville au moment du départ, c'est que ce discours, non seulement développe des arguments déjà présentés par Diderot lui-même dans le compte rendu qu'il avait rédigé du livre du navigateur pour la *Correspondance littéraire* de Grimm, mais se trouve aussi ordonné selon les règles canoniques de la rhétorique classique.

### a) Thèse et situation d'énonciation

La **thèse** est repérable dès la première phrase du discours, dans l'adresse du vieillard à ses compatriotes :

« Pleurez, malheureux Otaïtiens, pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants. » (p. 40)

Autrement dit, le propos du vieillard va être de montrer que l'arrivée des Français n'a pu qu'être un malheur pour les Tahitiens. Cette thèse est développée dans une prophétie (emploi de l'anaphore « Un jour » et du futur) qui doit agir sur la sensibilité des Tahitiens : les Français asserviront les Tahitiens par la religion et le travail.

Cependant, on observe un changement de pronom personnel au deuxième paragraphe de ce discours : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent . . . ». Pour convaincre ses compatriotes, le vieillard se tourne vers Bougainville, aussi présent, et lui adresse toute une série de reproches en lui expliquant en quoi leurs deux peuples s'opposent : « nous sommes innocents, nous sommes heureux, et tu ne peux que nuire à notre bonheur » (p. 40).

Ce discours a ainsi **deux destinataires** sur qui il doit produire des effets différents en fonction de leur situation. La thèse est rappelée dans le corps du discours : « Malheur à cette île! malheur aux Otaïtiens présents, et à tous les Otaïtiens à venir, du jour où tu nous as visités! » (p. 43). L'argumentation de la thèse ci-dessus va donc passer par l'accusation de Bougainville : les deux destinataires sont enveloppés dans une même malédiction (« malheureux ») dont un seul est responsable, Bougainville. La « harangue » du vieillard appartient au genre judiciaire, elle s'apparente à un réquisitoire\* : **le vieillard va accuser le colonisateur d'avoir perverti la nature des Tahitiens**. Nous allons voir selon quelle stratégie.

### b) L'invention : le thème de la nature et la critique de la civilisation colonisatrice

On repère au début du discours un **argument d'ordre affectif** : « Je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point », qui met en valeur l'amertume et la tolérance (« j'aime mieux mourir que de vous en donner le conseil ») données par la sagesse du grand âge (ethos), autant qu'il suscite la pitié chez l'auditoire (pathos).

Les autres arguments sont d'ordre rationnel :

- ① « Ici tout est à tous, et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien ». Les trois exemples qui suivent illustrent tous l'opposition entre les Tahitiens et les Français sur le chapitre de la **propriété** :
- jalousie introduite parmi les femmes par l'esprit de propriété des Européens en matière de **sexualité** (« elles sont devenues folles dans tes bras »);
- « Nous sommes libres, et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage »: le vieillard accuse les Européens d'être des esclavagistes et revendique **l'égalité** par un plaisant **renversement de situation** : « Si un Otaïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur

une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays est aux habitants d'Otaïti, qu'en penserais-tu?* »;

- « Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton coeur le vol de toute une contrée! » : ce dernier exemple prépare l'argument suivant par un **nouveau renversement**.
- ② « Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, l'Otaïtien est ton frère : vous êtes deux enfants de la nature : quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi? » : **argument de la fraternité, entraînant celui de l'égalité**, que le vieillard illustre brièvement par une série d'exemples issus eux aussi des faits : « nous sommes-nous jetés sur ta personne? avons-nous pillé ton vaisseau ? ( . . . ) » ;
- ③ « Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. » : **argument du bonheur de la société tahitienne, illustré par une série d'exemples décrivant la vie matérielle des Tahitiens**. Vouloir satisfaire sans cesse des besoins imaginaires, c'est s'empêcher de jouir du présent et appauvrir son organisme. Le vieillard énonce alors un principe de la vie tahitienne : « rien ne nous paraît préférable au repos », repos dont il montre l'utilité en énumérant une série d'exemples qui sont des constats de la vigueur des Tahitiens, auxquels il invite Bougainville : « Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes ( . . . ). Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre ; et j'ai quatre-vingt dix ans passés » ;
- ④ **La civilisation est une maladie** : le vieillard accuse Bougainville d'avoir empoisonné son peuple, au sens propre (maladies vénériennes) et au sens figuré (pour éliminer leurs compatriotes malades et les empêcher de transmettre la maladie, les Tahitiens vont devoir tuer). Pour rendre son argument plus efficace, il **renouvelle le moyen employé précédemment, le renversement** (« Quel est chez toi le châtiment de celui qui tue son voisin? »), **qui suppose l'argument de l'égalité** ;
- ⑤ Suite de l'argument précédent : **la civilisation, et sa religion, ont perverti la sexualité** : « L'idée du crime et le péril de la maladie sont entrés avec toi parmi nous ». Non seulement, les Européens ont transmis leurs maladies, ils ont aussi transmis leur sentiment de culpabilité. Le vieillard accuse nettement le clergé en montrant l'abbé présent : « Cet homme noir, qui est près de toi, qui m'écoute, a parlé à nos garçons ; je ne sais ce qu'il a dit à nos filles, mais nos garçons hésitent; mais nos filles rougissent ». **La liberté sexuelle est légitimée par l'argument de la procréation et est présentée comme une vertu civique** : « Ils pensent que le moment d'enrichir la nation et la famille d'un nouveau citoyen est venu, et ils s'en glorifient ».
- ⑥ Enfin, le vieillard **accuse les Européens de cruauté** : « À peine es-tu descendu dans notre terre, qu'elle a fumé de sang », rappelant ensuite le meurtre d'un Tahitien que Bougainville lui-même mentionnait dans son *Voyage*.

### c) La disposition : un modèle de réquisitoire

- ① **Exorde** : De « Pleurez, malheureux Otaïtiens. . . » à « Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent » (exposé de la thèse, emploi du futur pour émouvoir, par la crainte, les Tahitiens - pathos -, présentation de l'orateur - ethos).
- ② **Narration mêlée à la confirmation** : de « Et toi, chef des brigands. . . » à « . . . il s'est enfui de la montagne » (l'emploi du passé composé et du présent permet le rappel des faits par lequel le vieillard accuse Bougainville d'avoir perverti les Tahitiens). Le dernier argument, la cruauté des Européens, permet de rappeler par opposition la thèse formulée au début du discours : « nous sommes innocents », et annonce la partie suivante :
- ③ **Ekphrasis** : de « Mais crois qu'il n'aurait pas tardé d'en descendre . . . » à « . . . ou par le mal que tu leur as donné » (présent, passé composé, impératif : le vieillard énumère une série de forfaits dont Bougainville est responsable en en faisant de courts récits qui mettent en valeur les charmes de la vie tahitienne et rappellent les troisième et cinquième arguments);
- ④ **Péroraison** : de « Éloigne-toi . . . » à la fin (impératif et subjonctif : double injonction à Bougainville et aux Tahitiens, malédiction et prière). « Éloigne-toi » et « rentrez dans vos cabanes » constituent la **récapitulation** :

- « puissent les mers coupables qui t'ont épargné dans ton voyage, s'absoudre et nous venger en t'engloutissant avant ton retour! » attisent l'indignation des Tahitiens (**pathos**),
- la dernière phrase a pour rôle de rehausser l'importance du fait exposé (**amplification**, construite par l'anaphore de : « rentrez » et les relatives : « le flot qui mugit », « l'écume dont sa fureur blanchit une rive déserte »).

#### d) L'élocution : une ornementation riche et élégante

Exemples de figures de rhétorique :

- **anaphores**\* : « Pleurez, malheureux Otâitiens, pleurez. . . » ;

« Un jour. . . Un jour. . . » ;

« Vois. . . Vois. . . Vois. . . » ;

« Éloigne-toi. . . Éloigne-toi. . . » ;

- **hyperboles**\* qui mettent en valeur de façon pathétique, à partir du thème du sang, la cruauté des Européens ou la nocivité dont ils sont porteurs : « elles nous sont revenues teintes de votre sang », « Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres », « À peine es-tu descendu dans notre terre, qu'elle a fumé de sang » ;

- **asyndètes**\* : « Elles sont devenues folles dans tes bras, tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorrés pour elles » ;

- **antithèses**\* , le plus souvent mises en valeur par des **parallélismes**\* : « nous sommes innocents, nous sommes heureux, et tu ne peux que nuire à notre bonheur », « Nous suivons le pur instinct de la nature, et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère », « Tu n'es pas esclave, tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir! » ;

- **hypotypose**\* destinée à mettre en valeur la simplicité, la liberté et la générosité de la vie tahitienne : « on a jonché pour elle et pour toi (. . .) On a dansé autour de votre couche. . . » ;

- **périphrases**\* qui permettent d'exprimer le point de vue des Tahitiens dans son originalité : « le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci », « le fer qui pend au côté de celui-là . . . », « cet homme noir, qui est près de toi. . . » ;

- **questions oratoires**\* particulièrement efficaces pour suggérer les renversements et renforcer l'argument de l'égalité : « Tu crois donc que l'Otâitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir? », « Tu es venu : nous sommes-nous jetés sur ta personne? avons-nous pillé ton vaisseau? . . . », « quel droit as-tu qu'il n'ait pas sur toi? » ;

- rythmes remarquables :

- ternaire : « vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir. . . », « aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. . . » ;

- ou binaire (voir les oppositions mises en valeur par les parallélismes).

**Ces figures de style donnent au discours un ton à la fois familier et oratoire, spontané et construit. Cette familiarité met en valeur l'argument de la fraternité, tandis que la solennité de l'aspect oratoire exalte la sagesse du vieillard et le pathétique de son propos.**

#### e) « Eh bien, qu'en pensez-vous ? » ou comment interpréter ce discours ?

Ce discours avait en réalité **de multiples destinataires**. Le vieillard s'adressait directement à ses compatriotes et à Bougainville pour les mettre en garde contre les perversions de la colonisation, mais comme personnage du Supplément, il s'adresse aux Européens, lesquels sont représentés par A et B. Ainsi, si Diderot ne parle pas « sauvages » et met dans la bouche du Tahitien une rhétorique toute classique, c'est certainement pour mieux **rendre compréhensible aux Européens le message anti-colonialiste**. Le discours de l'autre en apprend plus sur soi que sur l'autre. Le propos de La Hontan était le même.

Cependant, l'existence du dialogue entre A et B oblige à approfondir cette première interprétation. L'ensemble de l'extrait que nous avons délimité correspond au passage lu dans le Supplément fictif par B à A. Sans transition (il n'y a pas d'interligne), le dialogue reprend et invite clairement à la critique : « **Qu'en pensez-vous?** » demande B. **Question qu'il faut vous poser. Que pensez-vous de ce discours du vieillard? Que pensez-vous de ce discours anticolonialiste d'un sauvage qui parle parfaitement la rhétorique classique?** A, lui-même, s'étonne : « Ce discours me paraît véhément, mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage il me semble retrouver des idées et des tournures européennes ».

B donne toutes les explications nécessaires : la traduction en espagnol, la transcription par écrit que lisait Bougainville. Cette surenchère dans la recherche d'une vraisemblance ne fait que mieux renforcer la fiction et prend une résonance ironique. Ainsi la remarque de **A a l'air de nous suggérer que le vieillard tahitien énonce des lieux communs européens, lieux « communs » aux philosophes des Lumières qui s'opposent aux politiques colonialistes et souvent esclavagistes des états européens**: « Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment », s'exclame A, conférant ainsi au discours du vieillard une portée révolutionnaire. Autrement dit, il ne faut peut-être pas penser trop vite que le vieillard soit le porte-parole de Diderot. Certes, il s'agit pour lui d'une occasion de critiquer la colonisation et la civilisation qui en est l'initiatrice, comme il le fera dans l'*Histoire des deux Indes* dont vous parle votre édition dans les notes 1 p. 40, 4 p. 41, 5 p. 42, mais **les méandres du dialogue entre A et B donnent une connotation ironique à cette diatribe anticolonialiste qui semble nous suggérer que la vérité est ailleurs...**

# Bilan sur les objets d'étude

## ❶ La philosophie des Lumières

### ❷ Convaincre, persuader, délibérer

Diderot intègre son *Supplément* dans un ensemble de « contes ». Pourtant le sujet de l'ouvrage explicité dans le sous-titre faisait attendre un essai. La forme du dialogue entre A et B permet de marier les deux genres. Il est clair qu'alors le terme « **conte** » signifie pour Diderot, non une histoire fictive, mais une forme d'écrit relativement court, qui permet un retour réflexif du lecteur sur la société dans laquelle il vit, plus qu'il ne conduit à des solutions définitives.

Le conte est construit selon une série d'enchâssements qui font se succéder les apologues. **L'utopie tahitienne**, décrite à travers **le face à face entre Orou et l'aumônier**, constitue un premier apologue, celui d'une société proche de la nature, dans la description de laquelle se révèlent les fantasmes occidentaux de liberté sexuelle. Orou a ainsi montré à l'aumônier que dans une société qui multiplie les lois arbitraires et où les lois de la religion et les lois civiles contredisent celles de la nature - comme c'est le cas dans la société française -, les hommes ne peuvent qu'être livrés au mal. Cet apologue est pour ainsi dire confirmé par un autre apologue, **l'histoire de Polly Baker**, dont le récit est demandé à B par A : Polly est la victime de l'arbitraire des lois que stigmatisait Orou. La plaidoirie de Polly et l'habile argumentation d'Orou, de même que la solennelle diatribe du vieillard, illustrent aussi le rôle que doit tenir le langage dans les réformes nécessaires de la société et la foi de l'auteur du conte dans la possibilité d'un perfectionnement des institutions sociales. N'oublions pas qu'à A qui lui demande « Que ferons-nous ? », B répond : « Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme... » (p.96).

Enfin, si les thèmes de réflexion choisis pour le *Supplément au Voyage de Bougainville* sont des sujets graves : rapports entre les idées morales et certaines actions physiques, spéculations sur le bonheur de l'homme en société, construction utopique, nécessité de rechercher l'universalisme des lois, Diderot emploie cependant à l'écriture de cet ouvrage tout ce qui fait **l'esprit léger et élégant des conversations des salons des Lumières** : l'enchâssement des dialogues et le goût des mystifications, la vivacité du conte et des moyens empruntés à l'esthétique théâtrale, la fantaisie des renversements, l'humour des situations, la satire, donnent à l'essai tout son brillant. Le conte de Diderot veut moins instruire, que faire réfléchir le lecteur, et pour que l'exercice soit aussi plaisant que possible, il y faut toute la fantaisie et l'imagination nécessaires, garantes d'une **ambiguïté** élevée au rang de discipline intellectuelle.

# Groupement de textes

## L'esclavage vu par les philosophes du siècle des Lumières



### 1. La vigoureuse dénonciation de Montesquieu

Ce droit de vie et de mort, ce droit de s'emparer de tous les biens qu'un esclave peut acquérir, ces droits si barbares et si odieux, ne sont point nécessaires pour la conservation du genre humain ; ils sont donc injustes.

Condamner à l'esclavage un homme né d'une certaine femme est une chose aussi injuste que la loi des Égyptiens qui condamnait à mort tous les hommes roux ; injuste en ce qu'elle était défavorable à un certain nombre de gens, sans pouvoir leur être utile.

Et comment a-t-on pu penser à ôter à un père la propriété de ses enfants et aux enfants la propriété de leur père ?

La guerre de Spartacus était la plus légitime qui ait jamais été entreprise. Malheur à ceux qui font des lois que l'on peut violer sans crime !

MONTESQUIEU, *Pensées*



### 2. Voltaire : le discours d'un esclavagiste prouve son absurdité

*Le héros de l'Histoire des voyages de Scarmentado, écrite par lui-même (rédigée par Voltaire en 1754) entreprit un voyage autour du monde. Il lui sert de prétexte à une revue des horreurs que les hommes accomplissent*

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations. Le capitaine nègre lui répondit : « Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée ; vous avez la peau de la couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la Côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une espèce de terre jaune qui par elle-même n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Égypte ; aussi, quand nous vous rencontrons et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons esclaves, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles. »

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse pour conserver mes oreilles et mon nez.

VOLTAIRE, *Histoire des voyages de Scarmentado* (1754)



### 3. Helvétius : la honte et l'horreur que suscite l'esclavage

On conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain.

Or quel homme à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture et l'exportation de cette denrée refuserait de s'en priver, et ne renoncerait pas à un plaisir acheté par les larmes et la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste et qui fait tant de honte et d'horreur à l'humanité.

HELVÉTIUS, *De l'esprit* (1758)



### 4. L'Encyclopédie : l'esclavage n'est justifiable ni par la religion, ni par la raison

C'est donc aller directement contre le droit des gens et contre la nature, que de croire que la religion chrétienne donne à ceux qui la professent, un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas, pour travailler plus aisément à sa propagation. Ce fut pourtant cette manière de penser qui encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes ; et ce n'est pas la seule fois que l'on se



soit servi de la religion contre ses propres maximes, qui nous apprennent que la qualité de prochain s'étend sur tout l'univers.

Enfin, c'est se jouer des mots, ou plutôt se moquer, que d'écrire, comme a fait un de nos auteurs modernes, qu'il y a de la petitesse d'esprit à imaginer que ce soit dégrader l'humanité que d'avoir des esclaves, parce que la liberté donc chaque Européen croit jouir, c'est autre chose que le pouvoir de rompre sa chaîne, pour se donner un nouveau maître ; comme si la chaîne d'un Européen était la même que celle d'un esclave de nos colonies : on voit bien que cet auteur n'a jamais été mis en *esclavage*.

JAUCCOURT, art. « Esclavage », *Encyclopédie*



### 5. Rousseau : l'esclavage est illégitime et absurde

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, le droit d'esclavage est nul, non seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde et ne signifie rien. Ces mots, *esclavage*, et *droit*, sont contradictoires ; ils s'excluent mutuellement. Soit d'un homme à un homme, soit d'un homme à un peuple, ce discours sera toujours également insensé : *Je fais avec toi une convention toute à ta charge et toute à mon profit, que j'observerai tant qu'il me plaira, et que tu observeras tant qu'il me plaira.*

ROUSSEAU, *Du Contrat social*, I 4



### 6. Condorcet : les races sont égales par nature

Mes amis, quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, leur déclare-t-il, je vous ai toujours regardés comme mes frères. La nature nous a formés pour avoir le même esprit, la même raison, les mêmes vertus que les Blancs. Je ne parle ici que de ceux d'Europe ; car pour les Blancs des Colonies, je ne vous ferai pas l'injure de les comparer avec vous ; je sais combien de fois votre fidélité, votre probité, votre courage ont fait rougir vos maîtres. Si on allait chercher un homme dans les îles de l'Amérique, ce ne serait point parmi les gens de chair blanche qu'on le trouverait.

CONDORCET, *Réflexions sur l'Esclavage des Nègres* (1781)

# Lexique de la séquence



<b>amplification</b>	développer les idées par le style de manière à leur donner plus d'ornement, d'étendue ou de force.
<b>analogie</b>	mise en relation de deux objets, phénomènes ou situations qui appartiennent à des domaines différents mais font penser l'un à l'autre parce que leur déroulement, leur aspect, présentent des similitudes. Le raisonnement par analogie est la recherche d'une conclusion à partir de cette mise en relation.
<b>anaphore</b>	répétition du même terme ou de la même expression au début de plusieurs vers, phrases, paragraphes.
<b>antithèse</b>	figure qui fait ressortir une contradiction par le rapprochement de deux expressions ou de deux pensées opposées.
<b>apologue</b>	court récit à visée morale ; plus généralement, toute fiction à visée argumentative.
<b>argument</b>	assertion utilisée dans un raisonnement, où elle a fonction de justifier ou d'expliquer une autre assertion.
<b>asyndète</b>	suppression systématique des outils de liaison, à l'échelle d'une phrase, d'un groupe de phrase ou d'un paragraphe.
<b>cliché</b>	expression devenue banale pour avoir été trop souvent employée.
<b>déduction</b>	passage du général au particulier / de la cause à l'effet (voir induction).
<b>dialectique</b>	pour convaincre ou réfuter ; désigne aussi la stratégie de la pensée qui consiste à examiner thèse et antithèse pour les dépasser dans une synthèse.
<b>didactique</b>	qui vise à instruire.
<b>discours</b>	voir <b>énoncé ancré dans la situation d'énonciation</b>
<b>ethnocentrisme</b>	tendance à privilégier le groupe social auquel on appartient et à en faire le seul modèle de référence.
<b>genre littéraire</b>	catégorie dans laquelle on rassemble les œuvres littéraires ayant un certain nombre de points communs (genre poétique, romanesque, dramatique... L'essai en est un).
<b>hyperbole</b>	figure qui amplifie le sens d'un énoncé en présentant les choses bien au-dessus ou bien au-dessous de ce qu'elles sont.
<b>hypotypose</b>	figure destinée à rendre particulièrement vivants, et comme présents, un récit ou une description. Le narrateur sélectionne une partie seulement des informations correspondant au thème traité et ne garde que des notations particulièrement évocatrices.
<b>induction</b>	type de raisonnement qui consiste à passer du particulier au général.
<b>injonctif</b>	caractérise un énoncé incitant l'interlocuteur à un certain comportement.
<b>in medias res</b>	locution latine signifiant « au milieu des choses ». Permet de caractériser un début de roman dans lequel le romancier plonge le lecteur au sein d'une action en cours.
<b>interrogation rhétorique/ question oratoire</b>	assertion déguisée sous une forme interrogative. Le locuteur paraît solliciter de son interlocuteur une réponse ; il impose en réalité son assentiment.

- ironie** exprimer le contraire de ce qu'on veut faire entendre, ce qui entraîne la production de deux signifiés: le signifié apparent (sens apparent) et le signifié latent (sens véritable). L'ironie vise à se moquer du discours d'un autre ; simulant de valoriser ce discours, elle exprime en fait un jugement dévalorisant.
- mythification** fabrication d'un mythe. Pour notre cours : fabriquer une représentation idéalisée.
- périphrase** remplacement d'un mot par une expression équivalente qui exprime une des qualités ou un des attributs de la réalité désignée.
- politique** ici, relatif à la société organisée.
- polémique** qui suppose une attitude critique ; qui vise à une discussion vive, voire agressive.
- primitivisme** caractère ou état des sociétés primitives (proches de l'origine) ; référence élogieuse à cet état.
- relativisme** doctrine d'après laquelle les valeurs morales ou esthétiques sont relatives aux circonstances et variables.
- utopie** le mot signifie à l'origine le pays de nulle part (« u-topia »: le non lieu). Au XVI<sup>e</sup> siècle, Thomas More avait ainsi intitulé l'œuvre dans laquelle il imagine une société idéale. C'est le point de départ de toute une série d'œuvres qui imaginent une communauté parfaitement organisée.

